

Oncora le vote

Autor(en): **Marc**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 46

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222186>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Les nouveaux abonnés au CONTEUR VAUDOIS,
pour 1929, recevront ce journal

GRATUITEMENT

dès ce jour au 31 décembre pro-
chain, en s'adressant à l'Adminis-
tration, 9, Pré-du-Mar-
ché, Lausanne.



LES FEUILLES TOMBENT

Le temps, ma foi, n'est pas tant beau !
C'est l'hiver qui frappe à la porte !
Il faut ressortir son manteau ;
Et mettre des souliers de sorte !
Il fait un vent qui n'est pas chaud ;
Les feuilles d'or des grands ormeaux,
S'envolent, tournoient et tombent !

Le temps, ma foi, n'est pas tant beau !
Ça me met de mauvaise humeur ;
Surtout qu'en sortant du bureau,
J'ai rencontré notre facteur,
Faisant, sans être trop morose
La tournée qui lui incombe ;
Il m'a dit : « Voilà quelque chose ! »
C'est la feuille d'impôt qui tombe !

Le temps, ma foi, n'est pas tant beau !
Ma moitié est, à la cuisine,
En train de faire du gâteau,
Tandis que ma fille badine.
On s'énervé, on n'est pas d'accord ;
Soudain, j'entends un bruit de bombe ;
Et, je demande : « Qu'est-ce encor ? »
C'est la feuille à gâteau qui tombe !

Le temps, ma foi, n'est pas tant beau !
Aussi, je passe ma soirée
À parcourir divers journaux,
Assis, devant ma cheminée.
Je m'endors et rêve bientôt
Que j'entends un vol de colombe !
Ouvrant un œil, je vois, plutôt,
Que c'est la Feuille d'Avis qui tombe !

Pierre Ozäire.



ONCORA LE VOTE

AI a pas bin grand teimps qu'on è zu votâ po einvouyî dâi conselié pè Berne. Lè conselié po Berne n'è pas tot qu'emet cliâo que faut po Lezena. L'è qu'emet quand on ècâo po lè sèmein, âo bin qu'on ècâo à la tota. Po lè sèmein on ècâo quau-que quarteron, quienze âo seize, quemet faut de conselié po lo National à Berne : na pas à la tota, tot lâi passe quemet po lo Grand Conset è ein faut dâi mouî ; doû ceint quas po nou-iron payî.
Po cliâo vôte, on bâi pas pî quartetta. Heu-zeusameint que lâi a lè vôte po la coumouna, qu'on pâo sè rattrapâ on bocon et sè gorgossi a guierguetta avoué dâo novî. Oncora sè faut

tsouyî po cô on vôte s'on vâo avâi on verro à bâire, po cein qu'ein a dâi tot fin per tsi no. Vouaitî pî Rebibolatchou !

Rebibolatchou l'avâi fam de passâ syndico. Sa fenna l'avâi dinse décidâ et lâi avâi rein à repipâ. Quand la mère Rebibolatchourâva l'avâi de : ôz, faillâi lâi allâ et pu l'è bon. Lâi avâi pas de nani ! Et po cliâo vôte, la mère Rebibolatchourâva l'avâi decidâ que son Rebibolatchou sarâi syndico et lâi arverra. Oû-de-vo ?

Adan, ie fâ dinse à son hommo :

— Accuta, Rebibolatchou, te sarâ syndico, âo bin ne sarî pas la mère Rebibolatchourâva. Vaitcé cein que t'a à fêre. Ti pas solet po pre-teindre. Lâi a clii sacré Craquepiâo, lo socia-listre. Mâ laisse mè fêre !

Clii dzo, la mère Rebibolatchourâva l'avâi la buîa. Va dan vè lo borni et fâ âi buîandâire : — Peinsâ-vo vâi cein que mon hommo m'a de ! L'a djurâ, de baillî onna pice de cinq franc à tscacôn dâi vôteint, se Croquepiâo n'avâi min de voix por li. Cein lâi coterâi bin on beliet de mille, mâ lè baillie bo et bin se l'a tote lè voix. Mâ faut pas que lâi ein manque iena.

La mîma vèprâ, la coumechon l'èti fête dein tot lo velâdzo : vo sède, de buîandâire !...

Et lè dzein sè desant :

— On va djurî on tor à Rebibolatchou po lâi fêre pèdre sè mille franc. On va tî vôtâ por li, po sti coup. Dinse devetrâi on baillî à tscacôn noutra pice. Noutron bâire sarâi franc.

Ti lè dzo l'èti dâo mîmo et sè djurâvant ti de vôtâ po Rebibolatchou, mîmameint Craquepiâo et sa beinda.

Et lo dzo de la vôte, Rebibolatchou l'a zu tote lè voix... que iena que l'èti po Craquepiâo. L'èti Rebibolatchou que l'avâi votâ dinse, su lè z'oodre de sa fenna po pas avâi fauta de payî à tscacôn cinq franc.

L'à dan venu syndico et cein lâi a rein cotâ. Lè fenne tot parâi !

Marc à Louis.

LE SOMMEIL DU BISSE

BETES et gens se reposent à leur heure, et la nature a son sommeil d'hiver. Pourquoi les choses n'auraient-elle pas le leur ? Pourquoi le bisse n'aurait-il pas droit à ses vacances annuelles, lui qui a été si durement mis à contribution, et qui fut sans cesse à la brèche pendant plusieurs mois pour un travail ininterrompu ? Ne l'a-t-on pas assez tourmenté depuis le printemps ? Nouveau pélican d'Alfred de Musset, que de fois ses flancs ont saigné pour la nourriture d'autrui !

On l'a éventré, on l'a recousu comme un cheval de corrida ; on l'a tour à tour gavé comme une oie à foie gras, et vidé comme un poisson d'eau douce. Que de coups de fer suivis de pansements sommaires ! Le Victor Hugo qui voudra le célébrer sur le mode romantique trouvera des images sans nombre pour chanter ses mérites.

Pour rester dans la réalité, disons que le bisse a été bien exploité pendant la bonne saison, et que son action a répondu à l'attente des consorts. Alors, pour une année, il a terminé sa besogne.

¹ Page extraite d'un chapitre du volume qui paraîtra sous peu : *Au pays des Bisses* par Auguste Vautier ; avec illustrations. Editions Spes, Lausanne.

Les foins et les regains sont engrangés, et le raisin se dore au soleil de l'arrière-été. Peu à peu, les alpages ont vu les troupeaux redescendre : la neige a déjà fait sa rentrée en scène, saupoudrant plus d'un pâturage ; le torrent diminue, preuve certaine du froid qui s'est installé dans les régions supérieures, et suspend la fonte des neiges et des glaciers.

— De jour en jour, la vie se replie dans le fond des vallées, sur les bas plateaux et dans la plaine : on prépare les quartiers d'hiver.

— Presque solitaire à présent, le bisse ne reçoit plus beaucoup la visite des touristes ; il les effraye par les glaçons qui se suspendent à ses bois, s'attachent à la passerelle, de plus en plus dangereuse à franchir, ou qui s'écoulent le long de la roche en nappe étincelante, à l'aspect mauvais. Les derniers alpinistes suivent de préférence le chemin du bétail, et redoutent le « raccourci » devenu trop périlleux.

Cependant, le bisse vit encore : à la plaine il envoie un filet d'eau qui s'accroît un peu dans les heures les plus chaudes de la journée, et qui diminue vers le soir. Il semble s'engourdir, il est plus sombre d'aspect, et se fait moins accueillant ; sa chanson se transforme en murmure. Ses rives n'offrent plus à l'œil ni les graminées ployant au moindre souffle, ni l'éclat des fleurs de la montagne ; il a l'air morne dans les bois noirs qu'il traverse. Qu'y faire ?... c'est sa crise de neurasthénie, à lui.

AU TOMBEAU DE L'EMPEREUR

L'Empereur dormait sur son socle de marbre !...

Du monde, beaucoup de monde, ce jour-là, au Tombeau de Napoléon, sous la coupole des Invalides. Des mamans, des papas, des enfants, des oncles, des tantes et des militaires. J'examine tous ces visages inconnus. Tous prennent un air grave en pénétrant dans ce monument d'où s'exhale on ne sait quel parfum. Et l'on songe au Grand Homme, à ses exploits fantastiques, grossis encore par la légende.

Soudain, en dirigeant mes regards autour de moi, quelle n'est pas ma surprise, ma stupéfaction, en remarquant trois vieilles connaissances, trois authentiques Vaudois, trois hommes qui ont dilaté la rate de milliers de contemporains, enfin, pour les nommer, Favey, Grognuz et l'Assesseur !

Oui, eux ! Ils sont là, impassibles. Ils ne bronchent pas. Ils paraissent contrits, mélancoliques. Je m'approche et, sans détours, je dis à Favey :

— Alors Favey, vous voilà à Paris ? Quoi de nouveau ? Et vous, Grognuz, ça va, oui ?... Eh ! bonjour Assesseur !

Favey, étonné, me regarde :

— Eh bien ! comment se fait-il que vous nous reconnaissez ? Nous sommes pourtant bel et bien venus incognito. Enfin, puisque nous voilà reconnus, c'est nous, oui, c'est bien nous. Nous sommes de nouveau à Paris, mais avec quatre bons lustres de plus sur les épaules. Et ça ne nous rajeunit pas. Hein, Grognuz ?

— Hélas, non ! 1889, l'Exposition, la Grande Roue, la Tour Eiffel, quelle épopée !

L'Assesseur intervint :

— Enfin, il faut se faire une raison. Evidem-